

la violence faite à la nature. Il n'est pas naturel d'enfermer des enfants, de les immobiliser, de leur apprendre tout ce que nous leur enseignons. En leur donnant, comme nous faisons aujourd'hui, le jeu, l'exercice, le mouvement, en leur faisant trouver du plaisir dans l'effort raisonné, nous leur procurons cette bonne humeur qui est le véhicule de l'obéissance, mais il faut encore leur apprendre à raisonner leurs actes comme leurs idées.

Nous nous défions de nous-mêmes en ce domaine de l'éducation morale. Sous prétexte que la morale est innée ou qu'elle est matière à sermons, nous nous fions à la bonté des bonnes natures et nous désespérons vite des mauvaises. Certes, il ne faut pas à tout propos moriger; il ne faut pas prêcher, mais il faut parler toutes les fois que cela est utile. Il y a de simples paroles à dire que leur simplicité ne doit pas retenir sur nos lèvres. Nous n'avons pas le droit de sous-entendre l'essentiel, comme nous faisons souvent en France, un des pays où l'on parle le plus et où l'on dit le moins les choses nécessaires.

Un bon maître sait trouver le chemin des cœurs comme celui des intelligences. Il se fait une règle de ne désespérer d'aucun caractère, et il a des surprises charmantes: tel méchant garçon maussade, bourru, entêté, malveillant, attendait qu'on le prit par la main pour le mettre en bonne route. Je ne veux pas dire qu'il n'y ait pas de méchants sujets incurables, mais il n'y en a pas beaucoup. Ici, comme dans l'éducation de l'esprit, il faut bien choisir son point de départ. Chez nos jeunes Français se trouve le sentiment très net de la justice et une prédisposition à comprendre l'honneur. Et voilà déjà les points de départ d'une direction morale pour toute la conduite des écoliers.

Cependant, une éducation ne s'achève que par l'apprentissage de la liberté, par où s'acquiert la notion de la responsabilité. Cet apprentissage est-il possible dans nos grandes maisons? Il est nécessaire qu'il soit possible. Déjà nous avons fait tomber quelques-unes des lisières dont l'écolier d'autrefois était enveloppé. Nous avons revisé des habitudes et constaté qu'elles n'avaient plus de raison d'être: exemple, le silence au réfectoire, qui s'expliquait au temps où la communauté à table entendait une lecture. On a supprimé la lecture, mais longtemps encore conservé le silence. Oh! les habitudes! Comme il faut s'en défier! Elles survivent à leurs origines oubliées, et demeurent comme sur les chemins qu'on ne balaye pas, les feuilles mortes. Il faut de temps en temps faire passer sur nos vieux chemins un vent frais.

Il nous reste à innover beaucoup dans la discipline. Le même régime ne devrait pas être appliqué aux tout petits et aux plus grands; pourquoi ne pas procéder à la diminution progressive de la surveillance? Les grands savent qu'ils ont intérêt à travailler; ils ont en perspective des échéances souvent très lourdes. C'est une raison pour qu'ils comprennent un appel au sentiment du devoir. Ils sont fiers de leur moustache naissante. Servons-nous de cette fierté pour obtenir d'eux que leur conduite ne soit pas celle de blancs-becs, Rhétoriciens, philosophes, taupins,

voilà de beaux titres qu'il faut honorer; ils sonnent l'entrée prochaine dans la vie. Préparons doucement cette entrée par une plus grande liberté des mouvements.

Voyez-vous, je redoute l'effet sur la vie entière du régime de la surveillance constante, de cette docilité continue qui n'est le plus souvent qu'un masque de l'indiscipline intérieure; de cette impossibilité du mal faire qui ôte le mérite de bien faire; de cette précaution pessimiste contre les volontés comme si elles étaient originellement mauvaises. Quand l'écolier passera étudiant, l'indépendance complète succédera brusquement à ce régime; l'avons-nous prémuni contre les périls de la liberté?

Je me souviens d'un mot qui me fut dit cette année par un jeune Anglais, qui porte un nom illustre et occupe une situation politique considérable. Il m'avait fait l'honneur de venir me voir pour m'entretenir de question scolaires. Il me dit, au moment de me quitter: "N'allez pas croire que je suis un savant; au collège, en Angleterre, nous n'apprenons pas grand'chose, si ce n'est peut-être à nous conduire dans la vie." Quel bel orgueil anglais dans cette parole modeste! Certainement, mon visiteur n'aurait pas accepté l'échange de notre savoir scolaire contre la science de se conduire. Il m'aurait dit que l'Angleterre a plus besoin d'hommes accoutumés à compter avec eux-mêmes et sur eux-mêmes, d'humeur indépendante et hardie, qu'elle en a besoin pour son commerce, pour son industrie et pour sa politique. Il lui faut, pour sa politique, des hommes qui osent vouloir et qui gardent cette hardiesse, même après qu'ils sont devenus ministres.

Messieurs, nous ne sommes qu'au début de la réforme que nous avons entreprise de notre éducation publique. Nous avons devant nous un long avenir d'efforts. Nous arriverons au but certainement. Il serait injuste de reprocher à l'Université sa lenteur: un si grand corps ne peut ni ne doit précipiter sa marche. Jamais l'Université n'a été mieux dirigée qu'aujourd'hui, mieux recrutée, plus savante, de meilleure volonté, plus libérale. L'esprit de domination et la jalousie corporative, qui lui furent longtemps reprochés, n'existent plus. Elle ne regrette pas son monopole. Elle voit avec plaisir se fonder des maisons libres com me la vôtre: elle s'intéresse aux expériences qui y sont faites, par lesquelles elle contrôle les siennes. En récompense des services rendus par vous, elle vous a unis à elle, mais en respectant votre liberté et votre autonomie. Vous vous en servirez pour cette prudente et constante recherche du mieux qu'elle se propose. Elle ne vous a point pris à sa remorque; elle vous laisse à votre poste d'avant-garde.

HENRI LAVISSE.

Nous avons adressé avec les deux derniers numéros, des factures d'abonnement à plus de six cents abonnés du journal. Plusieurs ont déjà répondu à notre appel. Nous les en remercions vivement, surtout pour les bonnes lettres qui accompagnent la plupart des envois. Nous prions ceux qui n'ont pas encore répondu de le faire au plus tôt.